

Frédérique HEBRARD « Le protestantisme d'André Chamson »

Conférence donnée le 28 octobre 2017, à 16h, au CCI (Chambre d'industrie et de commerce de Strasbourg et du Bas Rhin), dans le cadre de la manifestation « Protestants en fête – 2017 ».

Nous sommes en 1931, j'ai 4 ans... pour la première fois Papa m'emmène avec lui dans la montagne. **SA** montagne. Les Cévennes.

Il s'arrête au Col de la Serreyrède, entre l'Espérou et l'Aigoual, et me dit :

— Là, tu es juste sur la ligne de partage des eaux.

Je regarde mes pieds et je dis :

— Mais Papa, je vois pas de ligne... et y a pas d'eau !

Ça le fait rire, il m'explique que ça s'appelle comme ça parce que c'est là que la petite goutte tombée du ciel choisit de partir vers l'Océan ou vers la Méditerranée.

— Elle est obligée de choisir ? Moi je veux pas choisir ! Je veux tout !

— Tout ? Eh bien, viens !

C'est ce jour-là qu'il commença à m'apprendre la montagne. C'est ce jour-là que commença la visite. Ce jour-là il me fit découvrir le chat sauvage qui se cachait encore dans les halliers merveilleux de l'Hort de Dieu — le Jardin de Dieu — sous l'Aigoual, la vipère qui se déguise en rocher « pour mieux te mordre, mon enfant », les invisibles qui nous observent à l'abri des hêtres, se cachent derrière les mousses des grottes obscures, renard, sanglier... et peut-être loup ! C'est ce jour-là qu'il me fit entendre les bruits du silence, me désigna le vol des oiseaux dans le ciel ; c'est ce jour-là qu'il me fit saluer les bœufs frères qui menaient de grands charrois de bois où des feuilles encore vivantes se balançaient sur les troncs.

Oui, il m'apprenait la montagne, mais surtout il m'apprenait à Croire, mais ça, nous ne le savions encore ni l'un, ni l'autre.

Mon papa. Ma maman.

Qui étaient-ils ?

Né à Nîmes le 6 juin 1900, André Chamson disait :

« Je suis né dans les ruines d'un Empire et la poussière de ses marbres a coulé entre mes doigts d'enfant. Elle m'a peut-être appris à prendre la mesure des siècles. »

Née à Anduze le 22 août 1900, ma mère était la fille de Félix Mazauric, spéléologue, paléontologue, conservateur des Antiquités du musée de Nîmes... Dans ma famille nous devons tous à Félix d'être ce que nous sommes.

Mes parents sont cévenols tous les deux, ils ont le même âge, le même goût de l'Histoire et de l'art, et tous deux, à 19 ans, ils ont perdu leur papa.

Ah ! J'oubliais : ils sont protestants tous les deux.

« *Nous aurions dû être amis d'enfance*, écrit Lucie Mazauric, ma mère. *Tous les ans, aux vacances d'été, nous accomplissions, chacun de notre côté, le même pèlerinage, la montée à pied jusqu'au sommet de l'Aigoual, notre Olympe commun. André montait par Le Vigan, moi par Valleraugue, les deux routes étaient belles mais nos chemins ne se croisaient jamais... C'est l'École des Chartes qui nous a réunis ! Quinze jours après notre première rencontre, nous étions fiancés !* »

Ils se sont mariés en 1924.

Mais ils ne se sont pas mariés au Temple.

Et nous voilà au cœur du sujet.

Pourquoi ne se sont-ils pas mariés au Temple ?

Il me faut remonter le temps, retrouver le petit garçon épris de sa montagne, le petit garçon qui devait écrire un jour :

« *Tout l'Ancien Testament me semblait consacré à la gloire de ces Cévennes au milieu desquelles je vivais. Les cèdres du Liban, les roses de Saron étaient les arbres de nos montagnes, les fleurs d'églantines de nos vallées, et même avant de les avoir vus de mes yeux, je les avais découverts dans les images des Écritures.* »

Il a une grand-mère, cet enfant...

Sarah.

La vieille dame de noir vêtue a été une jeune fille. Elle avait 17 ans quand un colporteur wesleyen, venu de Jersey avec force Bibles, l'a convertie au méthodisme. Elle a entendu la fameuse phrase de Wesley : « *Le monde est ma paroisse.* »

— Le Seigneur m'a fait signe ce jour-là, confie-t-elle au petit André, et j'ai suivi le Seigneur toute ma vie.

C'est elle qui sépare les enfants de l'école de tout le monde et de l'école libre, qui se jettent des pierres sous les châtaigniers du Vigan.

— Enfants de Dieu, crie-t-elle, ce n'est pas ça la République ! Ce n'est pas ça la Religion !

C'est elle qui disait au petit André :

— Prends la Bible, ouvre-la n'importe où... elle est bonne à toutes ses pages.

C'est elle qui, tous les mercredis, ouvrait sa maison pour une réunion de prière. Ce soir-là, pour marquer qu'elle n'était plus maîtresse dans sa maison, que c'était le maître invisible, l'Éternel, qui recevait, elle s'habillait comme pour aller en ville.

Et, au cours de ces réunions, l'enfant écoutait la Parole, l'enfant priait.

L'enfant croyait.

Puis vint le jour, à l'adolescence, où le jeune André découvre qu'il n'a plus la Foi.

Bouleversé, il sent qu'il doit rendre des comptes à sa grand-mère. Il est désespéré en pensant à son désespoir... mais il lui doit la Vérité. Il nous raconte la scène :

« — *Grand-mère, j'ai quelque chose à te dire...*

— *Eh bien ? me dit-elle sans se retourner.*

— *Grand-mère... Je suis désolé de te faire de la peine... Mais je ne veux pas te mentir... Grand-mère, je ne crois plus.*

Il me semblait que je venais de la frapper entre les deux épaules avec un couteau. Pourquoi restait-elle immobile ? Était-elle en train de prier, de demander un miracle à Celui dont je m'étais détaché ?

— *Tu ne crois plus ? dit-elle soudain d'une voix calme. Qu'est-ce que ça peut bien faire ?*

Elle s'était retournée. Jamais, peut-être, une aussi profonde sérénité n'avait illuminé son visage. Il m'apparaissait radieux dans une auréole de pénombre.

— *Qu'est-ce que ça peut bien faire ? reprit-elle. Ce que nous pensons n'a jamais beaucoup d'importance... Je suis tranquille... Il saura te retrouver... Il te retrouvera bien un jour ! »*

Cette scène, il ne l'oubliera jamais. Elle l'accompagnera tout au long de sa vie.

Je n'ai pas connu mon arrière-grand-mère, mais j'ai senti et je sens encore sa présence comme une grâce... une bénédiction. Et souvent, dans des moments de doute, j'ai entendu sa voix me dire : « Je suis tranquille. »

Non seulement mes parents ne s'étaient pas mariés au Temple, mais ils ne me firent pas baptiser.

« Elle choisira plus tard », avaient-ils dit à ma grand-mère, la mienne, celle qui fut l'épouse de Félix Mazauric, Jeanne Hébrard, à elle seule plus protestante que Luther et Calvin réunis. Jeanne Hébrard chez qui je vécus mes quatre premières années, à Nîmes, car moi aussi je naquis dans les ruines d'un Empire, exactement vingt-sept ans et un jour après mon père, en 1927, ce qui fait que je suis sans doute la doyenne de cette réunion.

Mémé ! Elle se promenait dans la Bible comme en son jardin, sautant du Lévitique à l'Apocalypse, revenant sur ses pas pour écouter saint Paul ou comparer les mérites des quatre Évangélistes, cueillant pour moi au passage ce qui lui semblait essentiel à l'édification d'une enfant qui savait à peine marcher.

— Tu aimeras ton prochain comme toi-même... ils le disent tous, constatait-elle avec ravissement. Tu entends, ma chérie, tous ! Il faut obéir !

J'obéissais. D'ailleurs, pour faire plaisir à Mémé, j'obéis toujours (parfois... aujourd'hui... j'ai du mal !).

Comme Mémé était une femme d'ordre, elle avait commencé mon éducation par la Genèse et me fit baigner passionnément dans l'Ancien Testament. Alors, bien sûr, j'en déduisis que tout le monde était juif. N'avais-je pas entendu cette phrase : « Béni soit à jamais le grand Dieu d'Israël ! » ?

Et puis, je n'avais du reste qu'à dire les prénoms des miens pour en être persuadée : la grand-mère Sarah, la cousine Rachel, la tante Esther, l'oncle Élie, les cousins Samuel, David, Abel, Marc et Matthieu. Je regrettais qu'aucun membre de ma famille ne s'appelât Esaïe, car j'aimais particulièrement son Livre, et surtout le passage de la Montagne Sainte. Et voilà qu'un dimanche d'été, à l'Espérou, Mémé

m'emmène au Temple. Tout petit temple, joujou de pierre dure voisin d'un autre joujou posé comme lui sur la pente, l'église catholique. Ils ne se tournent pas vraiment le dos, ils hésitent... comme s'ils espéraient quelque chose. Et voilà que le Pasteur lit mon passage préféré :

« *Le loup habitera avec l'agneau
Le léopard se couchera près du chevreau
Le veau et le lionceau seront nourris ensemble...* »

et là, il s'arrête, le Pasteur, il nous regarde, il semble heureux, moi aussi, alors j'enchaîne :

— Et un enfant les conduira.

Stupeur du Pasteur, murmures flatteurs de l'assistance, je suis toute rouge... et voilà qu'il me dit :

— Tu dois avoir de bien belles notes à l'École du Dimanche !

On m'a appris qu'il fallait toujours dire la vérité, et je la dis :

— Je vais jamais à l'École du Dimanche.

Mémé est au bord des larmes, le Pasteur fait un signe à la dame qui tient l'harmonium et un cantique s'abat sur nous comme une nappe sur une table en désordre.

J'ai honte de voir Mémé parler avec lui comme si elle s'excusait ! J'entendais des bribes de mots : pas mariés au Temple... pas baptisée ?... Tout ça c'était pas sa faute, à Mémé ! Elle avait du mérite ! Elle m'avait même appris à lire et à écrire soir après soir en me faisant épeler les pâtes à potage de ma soupe. Beurk ! J'avale un alphabet gluant, mais je sais lire. Et, apprenant la nouvelle, Papa me fait deux cadeaux :

La Bible. Et les *Mille et Une Nuits*.

J'ai su, des années plus tard, qu'André Malraux lui avait dit :

« Tu lui as donné accès à l'Imaginaire de Vérité et à l'Imaginaire de Merveille ! Quel cadeau ! »

Et quel cadeau que Malraux, Prévost, Guéhenno, Bost, Guillou, Giono, Saint-Exupéry, Nizan, Paulhan, Petit ! Tous ces écrivains, et même Jules Romains, André Maurois, Romain Rolland et André Gide, étaient devenus les amis de mon père parce que mon père était lui-même devenu écrivain.

Roux le Bandit, premier livre, premier succès, l'histoire d'un paysan des Cévennes qui, en 1914, refuse de partir à la guerre. Pourquoi ? Par lâcheté ?

Non. Parce que, dans sa Bible, il a lu :

« *Tu ne tueras point.* »

Elle avait raison, la grand-mère, quand elle disait : « Elle est bonne à toutes ses pages. »

Dès la première histoire qu'il raconte, le protestantisme est là et ne le lâchera pas.

Mais il ne proclame pas sa Foi, ce sont ses œuvres qui vont le faire. Il y a dans son attitude comme une pudeur amoureuse qui lui interdit de se déclarer ouver-

tement, bien que l'Esprit mène sa plume Dès ses premiers livres nous sommes en Cévennes : *Les Hommes de la Route, Le Crime des Justes, Tabusse, L'Auberge de l'Abîme, Les Quatre éléments, L'Aigoual...* mais c'est beaucoup plus tard, après les blessures de l'Occupation, après s'être imposé l'épreuve du silence, qu'il osera aborder l'Histoire des Camisards. Il ne se sent pas encore le droit d'y toucher.

Pacifiste comme son héros Roux le Bandit, il devient une figure du Front Populaire. Avec son ami Jacques Kayser ils écrivent la célèbre devise : « *Nous faisons le serment solennel de rester unis... pour défendre et développer les libertés démocratiques et pour assurer la paix humaine...* »

Un jour, chez Jacques Kayser, il rencontre un monsieur plus âgé, le capitaine Dreyfus, qui n'est autre que l'oncle de Jacques. Cette rencontre le bouleverse car, pendant l'Affaire, au moment de « J'accuse ! », son père, Jean Chamson, a écrit à Émile Zola pour le soutenir et Zola lui a répondu tout de suite... La carte, magnifique, est au musée Cévenol depuis le jour de sa création, dans la salle André Chamson.

Incapable de supporter qu'un innocent soit accusé à cause de sa race ou de sa religion, Papa est bien l'héritier d'Aldebert le Républicain, comme ma mère est bien la descendante de Frédéric Bonnet Rouge, chantre au Temple de Valleraugue.

Cet été-là, je vis mon papa monter dans la chaire des pasteurs au musée du Désert ; où il revint souvent prendre la parole, et là j'entendis pour la première fois parler du « *mot qui nous livre le secret de nos Cévennes, le mot qui est gravé sur la pierre de la tour de Constance et que le vent semble siffler sur les roches ou dans les herbes dures de nos hautes crêtes, par-delà le jardin de Dieu, sur les hauteurs de l'Aigoual et de la Fageole, le mot que l'on répète aux petits enfants dans toutes les maisons de nos vallées...*

RÉSISTER.

Et résister c'est sans doute combattre, mais c'est aussi faire plus : c'est se refuser d'avance à accepter la loi de la défaite. »

Nous n'étions qu'à quelques années de la loi de la défaite et de la nécessité de résister comme l'avait fait Marie Durand.

Je n'étais toujours pas baptisée, mais tout ce que je voyais et entendais coulait sur moi comme les eaux du Jourdain et me ravissait.

Comme le destin est parfois plein d'humour et de drôlerie, Papa, ce descendant des camisards, ce parpaillot, ce républicain absolu, fut un jour nommé conservateur-adjoint au château de Versailles.

À Versailles... chez ce Louis XIV qui avait tant fait souffrir nos ancêtres. Ce fut peut-être en me trouvant transportée chez lui, au milieu de sa royale splendeur, que je me sentis pour la première fois « protestante ».

J'entre en 6^{ème} au lycée de jeunes filles, je revêts la blouse rose d'uniforme, je découvre mes compagnes... il y en a une que je trouve particulièrement merveilleuse. Guillemette. Je voudrais qu'on soit amies... elle est belle, toujours bien coiffée, bien habillée. Noble. D'ailleurs elle est noble ; Denise, ma voisine de pupitre, me l'a dit. Et elle est petite-fille d'un archevêque ! Pardon : pas « petite-fille », petite-nièce.

Le deuxième jour elle me demande :

— Tu es catholique ou protestante ?

J'ai dit : « protestante », bien sûr. Guillemette m'a regardée avec effroi et m'a dit :

— Alors je ne pourrai pas jouer avec toi !

Et elle m'a tourné le dos.

J'ai tellement pleuré, le soir, dans mon palais royal, que mes parents m'inscrivirent chez les Éclaireuses Protestantes. Comme je n'avais pas encore l'âge requis pour aller chez les grandes, j'allai chez les plus jeunes, celles que l'on nomme les « Petites ailes ».

La cheftaine était adorable et je passai une après-midi merveilleuse. J'eus tout de suite plein d'amies... surtout la petite Jeanne, un amour ! C'était vraiment bien d'être protestante, et j'attendis avec impatience le jeudi suivant. Hélas, quand la maman de ma nouvelle amie découvrit qui était le papa qui venait de me déposer en voiture, elle poussa un cri et dit à l'adorable cheftaine :

— Mais vous recevez n'importe qui ! Si vous croyez que je vais laisser ma petite Jeanne jouer avec la fille d'un rouge ! Ça va pas, non !

L'après-midi fut affreuse. Pour moi, pour la cheftaine et pour la pauvre Jeanne. Je pleurais.

Personne ne voulait jouer avec moi ! Personne. Mais qu'est-ce que je leur avais fait pour être rejetée par tous ?

Ces larmes de petite fille en annonçaient d'autres. Nous étions en marche vers l'horreur. La guerre civile en Espagne bouleversa mon père qui s'y rendit un mois comme observateur, en revint avec un petit livre déchirant, *Rien qu'un témoignage*. Puis il y eut le *Retour d'URSS* d'André Gide. Gide, avec une rigueur, une honnêteté qu'on pourrait qualifier de « protestantes » demanda à mon père — cofondateur de *Vendredi* avec Jean Guéhenno et Andrée Violis — de publier ce qu'il avait découvert et ramené d'un long voyage décevant en URSS. Bien sûr mon père accepta, et ce fut la rupture avec tous les communistes du journal. On ne se parla plus. Dans la famille on ne se parlait déjà plus avec celui que Mémé appelait « le cousin de droite ».

Puis ce fut la guerre. Mon père rejoignit la 5^{ème} armée où il fut aux ordres du général de Lattre de Tassigny qui lui dit : « Je ne peux pas aller en première ligne tous les jours, vous irez à ma place, vous êtes écrivain, vous savez voir, vous serez mes yeux et mes oreilles. »

Oui, le pacifiste, l'auteur de *Roux le Bandit* avait choisi de monter au front.

Dans le triste hiver vosgien, sur cette terre labourée par les combats, il retrouve ses racines.

Derrière les combattants, sous l'uniforme, il voit les hommes. Il découvre les paysans et écrit :

« *Ce que j'ai fait de meilleur dans ma vie c'est d'avoir témoigné pour les paysans, hommes de la route hier, hommes de la boue et du sang aujourd'hui, seul le*

paysan tient tête aux grandes catastrophes. Nous ne valons quelque chose que dans la mesure où nous lui restons fidèles. »

André Chamson regarde, voit, et rend compte à son général... C'est la guerre, et, un jour, dans le viseur de son fusil, il découvre un Allemand...

Un Allemand, un adversaire, un ennemi.

Il est prêt à tirer... mais, toujours dans le viseur de son fusil, il découvre que l'Allemand a froid... comme lui ; que l'Allemand essaie de se réchauffer en tapant des pieds, en se frottant de ses bras... Il n'a pas tiré.

« Tu ne tueras point ! »

Oui, Elle est bonne à toutes ses pages.

Vous connaissez la suite, l'armistice, la fin de la République, la France occupée...

Ici, je voudrais rendre hommage à un homme à qui nous devons le salut du Louvre et de ses merveilles : le directeur des Musées de France, Jacques Jaujard.

Ce protestant (encore un !) avait tout prévu ; depuis 1938 il avait organisé le déménagement du Louvre à travers la France, où de grands ou de petits châteaux étaient prêts à recevoir tous les trésors menacés.

Au moment même de la mobilisation, du départ de mon père pour le front, de mon départ pour Nîmes avec Mémé, Maman, depuis des années bibliothécaire et archiviste du musée du Louvre, partait pour Chambord avec ses plus belles pièces.

Miraculeusement, la débâcle permit à mes parents de se retrouver au bord d'une route. Ils finirent leur voyage — à pied — à travers les Cévennes où ils vinrent me chercher.

Et commença l'extraordinaire aventure des chefs d'œuvre en voyage, l'aventure courageuse de Jacques Jaujard, des conservateurs et des gardiens, tous prêts à mourir pour sauver un sourire... il faut dire que ce sourire était celui de la Joconde.

De donjon en échauguette, les merveilles se répandirent à travers la France non occupée.

Nous étions misérables, nous avons faim, mais nous vivions au milieu de la plus extraordinaire collection d'œuvres d'art, bien au-delà des rêves d'un milliardaire.

Parfois nous dormions dans des lits qui avaient été ceux d'un roi, parfois nous nous contentions d'une simple paille jetée par terre. À Montauban, le Louvre et la Joconde avaient trouvé asile au musée Ingres et nous nous entassâmes avec René Huyghes et sa famille dans deux pièces inconfortables. Apprenant qu'André Chamson était à la rue, deux vieilles demoiselles protestantes, les demoiselles Fournier, décidèrent de lui louer un appartement qu'elles avaient dans leur famille depuis le temps où Ingres et son père venaient y faire de la musique avec leurs ancêtres.

Il n'avait jamais été loué, ni habité depuis ces temps anciens.

En pénétrant dans ce sanctuaire endormi, nous éprouvâmes la même émotion qu'un égyptologue violant le tombeau d'une reine morte.

Peu nous importait qu'il n'y ait aucun confort, que tout y soit poussiéreux, fané, usé, c'était beau, c'était la civilisation. Le grand poêle de faïence blanche à tuyau

de cuivre dans une niche de stuc, le lustre hollandais, les tentures de velours passé, le piano droit encadré par deux bibliothèques pleines de livres... une grosse Bible à tranche dorée célébrait le mariage du Luc et de Marie... une partition était posée sur le piano...

— C'est la chambre de Goethe, dit Papa.

Je venais d'avoir 13 ans, mais j'avais quand même lu quelque part que Goethe était le « plus illustre des écrivains allemands ».

Que lui arrivait-il, à Papa, pour se réjouir à l'idée d'être dans sa chambre, à Goethe ?

Moi, les Allemands, je les détestais ! Enfin on n'allait quand même pas fraterniser ! On était toujours en guerre avec Hitler !

— Mais pas avec Goethe ! cria Papa.

Je crois bien que c'est la dernière fois qu'il me prit sur ses genoux.

— Goethe, tu comprends, il n'appartient pas à Hitler. Ce serait la fin du monde. Il est à nous tous comme les tableaux du Louvre, comme l'Aigoual, comme Molière, comme le soleil ! C'est pour ça qu'on se bat ! Goethe... il est à toi !

Il ne faut jamais être en guerre avec Goethe.

L'admirable Jaujard luttait contre l'occupant pour sauver nos trésors, mais dans cette lutte il était aidé par un homme extraordinaire, son homologue en Allemagne, le comte Metternich. Cet homme était l'un des derniers grands européens... ou peut-être l'un des premiers. Je salue ici sa mémoire.

Années de Résistance, de privations, de dénonciations, mais aussi années d'Espérance et de fraternité. Visites mystérieuses la nuit. Celle d'Elizabeth Schmidt, qui devait devenir la première femme pasteur de France, celles d'amis juifs, de républicains espagnols, d'Allemands recherchés par les nazis, du M. de Vienne caché dans le grenier... Papa put souvent faire partir des malheureux en péril vers une ferme perdue sur le mont Lozère, et cette filière, nous la devions au cousin de droite avec qui on se parlait à nouveau.

Pour être accueilli dans la ferme du Salut, il suffisait de dire : Je viens de la part de M. des Bressous.

Les Bressous c'est notre maison camisarde sous l'Aigoual. M. des Bressous c'était Papa.

Un jour, Mémé disparut de la maison camisarde toute une journée... Elle revint le soir, bouleversée, et me dit avec des larmes plein les yeux :

— J'ai vu un bon curé.

C'était énorme d'entendre Mémé dire ça !

— Un bon curé... il tenait un enfant par la main et cet enfant s'appelait David.

Comme le pasteur, le curé avait reçu en plein cœur la phrase de Jésus : « Ce que vous faites à un enfant, vous le faites à moi-même. »

Depuis ce jour, les enfants de l'école de tout le monde et les enfants de l'école libre ne se jettent plus de pierres sous les châtaigniers des Cévennes.

Mémé mourut sans avoir revu sa République.

C'est en apprenant la nouvelle que je fis la première vraie prière de ma vie :
 « Je t'en prie, Dieu, existe ! Fais ça pour Mémé ! Ne la déçois pas, je t'en prie !
 Elle mérite de te connaître ! Merci ! »

Le Louvre quitta le musée Ingres, devenu dangereux, pour investir quelques châteaux posés le long de la Dordogne. Là, avec l'aide invisible du maquis, M. des Bressous continua à veiller sur ce qui lui avait été confié, et c'est là aussi que mes parents cachèrent la petite nièce du capitaine Dreyfus... C'était dangereux, oui, mais vous connaissez la phrase : « Je ne puis autrement. »

Dans la verte douceur des soirs sur la Dordogne, Papa m'apprit des centaines de vers : Hugo, Ronsard, Vigny, Apollinaire, Laforgue, Nerval, d'Aubigné... mais pas seulement ; lui qui était un père sévère et réservé me donna très tôt *Les Fleurs du Mal* : « *La très chère était nue et, connaissant mon cœur, elle n'avait gardé que ses bijoux sonores* »... À 14 ans il me fit lire *La Cousine Bette*, ce qui était une bonne préparation à la vie. Pour lui, il ne fallait jamais censurer le génie. Même pour une enfant.

Et puis, un jour, Papa laissa le dépôt entre les mains expertes de ma mère et partit rejoindre Malraux avec qui il resta jusqu'à la victoire dans la fameuse Brigade Alsace-Lorraine.

Libération de Strasbourg.

Oh ! là je voudrais aller moins vite, mais il me faut aborder la Paix, le temps du retour à la littérature de mon père qui n'avait cessé d'écrire mais avait décidé de ne rien publier tant que la Liberté ne serait pas revenue. Et c'est là qu'il ose aborder l'histoire des galériens, des prisonnières pour la Foi et des combattants du Désert.

La Superbe, La Tour de Constance, Castanet, Catinat, Les Taillons... puis il se raconte dans *Le Chiffre de nos Jours...*

Il entre à l'Académie française, visite épique chez Paul Claudel, ce grand catholique, qui confie à André Maurois : « J'ai reçu la visite de Chamson. C'est un fanatique ! Comme moi-même ! Et il sait le Livre de Job par cœur ! Je voterai pour lui ! »
 Ce qu'il fit.

Papa devient Président International des Pen Club, il parcourt le monde car le monde est sa paroisse. Il est nommé directeur général des Archives Nationales, il a une tribune à la radio tous les samedis. C'est là qu'il fait l'éloge d'un jeune comédien qui joue *La Vengeance d'une Orpheline russe*, l'unique pièce du peintre le Douanier Rousseau. Il se trouve que le jeune comédien est l'un de mes camarades du Conservatoire. Louis Velle.

Oui... sans rien dire de mes sentiments à Papa, j'invite Louis à passer une après-midi à la maison. Je l'enrobe de garçons et de filles... et le soir, quand tout le monde fut parti et que mon père me dit :

— Très intelligent, ce garçon !

je demande d'une petite voix :

— Lequel ?

— « Le vil séducteur », précisa mon père en riant.

C'était ainsi que le Douanier Rousseau désignait le rôle que jouait Louis.

— Très intelligent ! renchérit Maman.

Ils avaient l'air content.

— Il est juif, c'est-ce pas ? poursuivit Papa, et il ajouta :

— Esprit cultivé, rapide, brillant ! Vivacité, mordant, structure intellectuelle rare... très juive.

Ils furent un peu déçus d'apprendre qu'il n'était pas juif mais catholique. Ils étaient prêts à manger cascher, et le vin de messe leur faisait peur. Il faut dire que Louis était le premier papiste qui entra dans la famille depuis la Réforme... Mais il est très difficile de résister à Louis...

Mon Dieu ! Merci de nous avoir faits nous rencontrer. Parfois nous avons des frayeurs rétrospectives... comment aurions-nous vécu l'un sans l'autre ?

Jamais la religion n'a posé le moindre problème entre nous, Jésus a toujours été là. Si bien que parfois, je pense que notre couple est un vrai ménage à trois ! Ça dure depuis près de soixante-dix ans et le Cantique des Cantiques se déroule toujours.

« *Il est comme un sceau sur mon cœur et l'amour est fort comme la mort.* »

Le Cantique des Cantiques se déroula également pour mes parents, bel exemple !

La naissance de nos trois enfants les combla et ils eurent le temps de se faire aimer d'eux. Mais comme le dit la prière de ma famille, prière de Moïse, homme de Dieu, vient un jour où nous devons nous envoler.

Maman partit la première, laissant mon père désesparé. Comment allait-il vivre sans cette femme adorable ? Voyant son désespoir, j'osai lui dire :

— Le Seigneur est avec toi !

Et il me répondit gravement :

— Je le crois.

Il n'avait pas peur de la mort. Il était dans une sorte d'attente. Il acceptait enfin l'Espérance. Dans son livre posthume, *Il faut vivre vieux*, il écrit : « *D'origine protestante, je reste protestant... et il y a peu de livres que je lise avec une attention aussi soutenue que la Bible, et surtout les Psaumes.* »

À la fin de sa vie, hospitalisé au Val de Grâce, il avait presque tous les jours la visite du Père Carré, avec qui il avait lié amitié à l'Académie. Et le cher, le merveilleux Père Carré lui disait : « Nous sommes chacun sur une rive du fleuve... mais c'est le même fleuve : »

Un matin — ce fut le dernier — je dis à mon père :

— Elle avait raison, grand-mère Sarah, Il t'a retrouvé !

Il prit ma main dans la sienne, me sourit et me dit :

— Oui... adieu ma fille...

Après...

Après... « Il n'y a plus que Dieu... Si notre vie est misère, comme il est facile le passage pour aller de ce monde au Père des Esprits. »

Ne l'avait-il pas écrit de sa main à la fin de *La Tour de Constance*, au moment de la mort de Marie Durand ?

Voilà, on m'avait demandé de vous parler du protestantisme chez André Chamson, c'est fait. On m'avait aussi demandé de vous parler du protestantisme... chez moi. Je n'ai pas le temps de le faire, je vous donne seulement les titres où j'ai traité le sujet : *La Chambre de Goethe*, *Esther Mazel*, *Les Châtaigniers du Désert*, et, bien sûr, *La Protestante et le Catholique*, livre écrit avec « le vil séducteur » Louis Velle.

Mais j'ai autre chose de très important à vous dire : à la mort de mes parents, je n'étais toujours pas baptisée... j'y pensais... et puis un beau jour, ou peut-être une nuit, il m'est arrivé quelque chose d'horrible.

Jamais je n'aurais voulu imaginer, dans un roman ou dans un scénario, une scène aussi vulgaire, aussi bête. Mais cette scène, je ne l'ai pas imaginée, je l'ai subie... J'ai été agressée par un gangster qui venait de s'évader de prison. J'allais rejoindre mon mari chez un ami metteur en scène, à l'autre bout des Yvelines, j'étais attendue pour dîner, après leur travail. Je suis descendue de ma 2 CV avec le sourire et je me suis trouvée devant un homme qui me menaçait avec une arme. Il m'a fait remonter dans la voiture et rouler dans la nuit jusqu'à une forêt. C'était horrible.

« Violée par un gangster en cavale. »

J'ai raconté mon chagrin dans *La Protestante et le Catholique*, dans le beau film d'Andrea Rawlings, *Elles se manifestent*, et au cours de mes confidences à Yann Arthus-Bertrand dans *Human...*

J'ai oublié l'horreur. Parce que, loin de m'infliger la double peine, ce qui arrive trop souvent, hélas ! Louis m'a sauvée par son amour... mais je me souviens du froid du revolver sur ma nuque, de l'attente de la mort, et surtout ! de cette phrase que me dit le Messenger en me jetant sur le sol :

— Et venez pas me parler de Dieu !

Car, là, tout s'éclaira.

Le Messenger ? Oui, je l'appelle ainsi car le malheureux portait un message et c'est grâce à son crime que je me suis fait baptiser.

C'est mon amie Claudette Marquet qui me baptisa dans notre vieille maison camisarde. Elle était assistée par la chère Fabienne Ambs qui était alors notre pasteur à Valleraugue.

Louis et nos enfants étaient là, bien sûr : ma marraine c'est notre fille Catherine et mon parrain c'est Paul, l'aîné de nos petits-enfants !

Voilà ! Vous savez tout !

Ah ! non ! J'oubliais : il va y avoir une association André Chamson. Venez tous !

Parmi les nombreuses lettres que j'ai reçues après la parution d'*Elle était une fois*, livre que j'ai dédié à Anne Frank, j'ai reçu le message d'une salutiste :

« Frédérique, je vous envoie les versets du Psaume 71 qui me semblent avoir été écrits pour vous :

*« Éternel ! Tu m'as instruit dès ma jeunesse
Et jusqu'à présent j'annonce tes merveilles.
Éternel, ne m'abandonne pas
Dans la blanche vieillesse
Afin que j'annonce toujours ta puissance
À la génération présente
Et ta gloire à la génération future. »*